

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 363-368

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

II

Le souper se passa comme à l'ordinaire. On parla des jours qui diminuaient, des derniers légumes à rentrer. Gertrude remarqua simplement autour d'elle un souci curieux d'éviter le silence, qu'on semblait craindre plus que tout le reste. Si elle s'aperçut qu'on ne parlait point d'elle, alors que souvent il fallait qu'elle dise comment elle avait passé la journée, elle fut bien heureuse de n'avoir pas à rendre compte de son après-midi. Elle ne songea même pas à demander la moindre explication quand, vers la fin du repas, sa mère lui recommanda de se coucher de bonne heure, parce que le lendemain on la réveillerait plus tôt que les autres jours.

Une heure après, rêvant à la surprise de sa mère quand elle recevrait le cadeau caché sous son coussin, Gertrude attendait dans son lit la visite de ses parents qui venaient l'embrasser avant qu'elle s'endorme. Son père resta le dernier auprès d'elle ; il lui donna un long baiser et lui dit à l'oreille avant de la quitter : « Tu n'oublieras pas, demain matin, que c'est la fête de maman. »

— N'ayez aucune crainte, je n'oublierai pas, répondit en souriant la fillette, pendant que son père abaissait la mèche de la lampe.

Gertrude était si fatiguée par les événements de l'après-midi qu'elle ne tarda pas à s'endormir.

Elle fit un rêve étrange. Bien qu'il lui eût semblé très long et très mouvementé, elle ne put se souvenir d'aucun détail quand elle s'éveilla douloureusement et folle de peur au moment où un cavalier, tout d'un coup, s'était dressé devant elle, lui avait bandé les yeux, l'avait enveloppée d'un large manteau noir et l'emportait sur son cheval. Elle crut avoir poussé un grand cri et que c'était ce cri qui l'avait réveillée.

Un jour viendra où les moindres circonstances du rêve qu'elle a fait lui seront brutalement et minutieusement rappelées...

Gertrude est maintenant accoudée sur son oreiller, immobile ; ses yeux cherchent en vain à percer ce voile de ténèbres où elle se sent prisonnière. Elle ose à peine respirer : le bruit même de son souffle l'effraie ; son cœur qui bat à se rompre lui semble le galop d'un cheval. Il faut que cette nuit disparaisse : Gertrude fait un effort violent pour secouer la torpeur de ses membres. Elle bat le briquet et allume la chandelle. La flamme brille d'abord, grande et claire ; mais comme toujours quand on allume une bougie, la flamme soudain s'affaisse et bleuit, feignant de s'éteindre. Et c'est alors que la terreur de l'enfant devient la plus affolante : il y a un instant, c'était la nuit toute vide ; voici que maintenant elle est peuplée de toutes ces choses dont la brusque lumière vient de révéler la présence, sans que le regard ait eu le temps de les reconnaître ; elles prennent des formes inconnues et des aspects de fantômes. Gertrude voit partout le manteau noir du cavalier : mais déjà la flamme remonte ; la lumière, comme une amie courageuse et sûre, remplit toute la chambre de sa présence.

L'enfant s'apaisa et sa frayeur disparut quand lui revinrent ces couplets que sa mère chantait autrefois au pied de son berceau :

*Ne reste plus, blanche colombe,
Au fond des bois quand la nuit tombe :
Sous la pervenche et le coucou,
Brillants de joie,
Les grands yeux noirs du loup-garou
Guettent leur proie.
Rentre au logis, blanche colombe ;
Quitte le bois quand la nuit tombe.
Mais ne crains rien de son audace
Si, dans un rêve, il te menace.
Cours au jardin
Et sous la lune au rond visage
Pique une rose à ton corsage
De blanc satin.
Au doux parfum de la fleurette
Le loup fuira de ta chambrette.*

La fleur cueillie au jardin de la lune, qui devait mettre en fuite le croque-mitaine, fit songer à l'enfant qu'elle avait oublié un bouquet pour offrir à sa mère avec son ouvrage brodé. Elle se souvint aussi de la promesse faite la veille que le lever serait matinal. Dès lors, en supposant même qu'elle en eût le temps, comment réussirait-elle à descendre en cachette au jardin, sous les fenêtres, pour y couper sans être vue les dernières fleurs de la saison ? Enhardie par le conseil de la vieille chanson, Gertrude se leva sans bruit, s'habilla en grande hâte et s'apprêta à sortir. Elle eut soin de marcher pieds nus dans la chambre, portant ses souliers à la main, pour ne pas faire crier le plancher. Avec mille précautions, elle ouvrit la porte. Quand elle fut engagée à tâtons dans le long corridor qui passait devant la chambre à coucher de ses parents, elle faillit bien revenir en arrière. Le frôlement de sa robe contre les parois, son souffle même, lui paraissaient un bruit énorme qu'on ne pouvait pas ne pas entendre. C'était tout un problème, à chaque pas, de chercher la planche la plus silencieuse. Mais le gros obstacle n'était pas encore passé : il restait à ouvrir la lourde porte extérieure, chargée de ferraille.

La clef heureusement était à la serrure : elle tourna péniblement et non sans que le pêne, entraîné trop brusquement par le puissant ressort, fît entendre un léger déclic entre les deux tours de clef. Si, du moins, c'avait été une de *ces* nuits orageuses, pendant lesquelles aucun bruit n'est suspect ! car alors tout branle et craque dans ces vieilles maisons.

Il faut se souvenir que « La Loup » — c'est le nom du domaine — était complètement isolée, au bord d'une forêt, à plus d'une lieue de l'habitation la plus proche ; et malgré la bonne garde du chien, il n'était pas inutile que la maison fût solidement fermée. C'est pourquoi Gertrude eut encore à soulever la lourde barre de fer transversale, qu'elle faillit se laisser tomber sur les pieds ; puis elle fit glisser lentement le verrou dans les crampons rouillés. Quand enfin elle eut pesé sur le loquet et tiré doucement la porte, elle se sentit tout-à-coup plongée dans la fraîcheur de la nuit et elle

frissonna : de froid peut-être, mais surtout de bonheur et d'admiration. Cette nuit, dont elle avait tant rêvé, lui apparaissait pour la première fois.

Le ciel était rempli de ces milliers d'étoiles qu'elle n'avait jamais vues qu'en images. La lune était cachée derrière le toit de la maison, mais elle répandait une si douce lumière que les prés, la forêt, le verger semblaient revêtus d'une neige très fine et transparente qui rendait toute chose comme « glorieuse » et spirituelle, tout en lui laissant sa forme et ses couleurs. Les montagnes mêmes étaient devenues perméables à la lumière. Plus rien de dur, ni d'opaque : la terre, changée en paradis, avait pris une telle légèreté qu'elle semblait n'être plus habitée que par les anges et, quand une feuille d'arbre tremblait, on avait l'impression qu'un souffle de bonheur passait à travers le feuillage.

L'enfant émerveillée restait là, debout sur le seuil, ne songeant même plus qu'elle portait ses souliers à la main. Soudain elle sursauta : l'horloge sonnait. Elle compta quatre coups ; le temps pressait. Elle se chaussa et courut à la niche du chien. Quand elle l'entendit remuer sa chaîne, elle eut grand peur qu'il n'aboie ; elle s'approcha en lui disant à voix basse : « Silence ! Médor, c'est moi », et elle le caressa derrière les oreilles. Le chien ne dit pas un mot, mais comme il faisait mine de la suivre, elle ajouta : « Allons, couche-toi ; si tu restes bien tranquille, demain je te prendrai avec moi à la forêt. » Et la bête docile rentra gentiment dans sa niche.

Gertrude alors leva les yeux sur la façade : pas la moindre lueur ne filtrait aux persiennes ; la maison n'était plus qu'un grand rectangle noir dressé dans le ciel. L'enfant n'avait plus rien à craindre. Elle ouvrit la grille du jardin, se fit légère en marchant sur le sable des allées et visita toutes les plates-bandes. Les gelées blanches de l'automne avaient épargné bien peu de fleurs : partout, les tiges flétries des tulipes, des glaïeuls, des œillets et des iris traînaient déjà sur le sol : il ne restait plus que les buissons clairsemés des dahlias, des roses de Bengale et des giroflées.

La lune projetant sur le jardin l'ombre de la maison, Gertrude distinguait à peine la couleur des fleurs.

Souvent leur seul parfum la renseignait; ou bien avant de la cueillir, elle serrait délicatement la fleur dans sa main pour s'assurer qu'elle était encore fraîche. Comme elle voulait faire un gros bouquet, les tiges devaient être longues. C'était tout un art et tout un travail : pour ne pas dévaster la souche entière et ne pas se charger inutilement de feuilles, il fallait suivre du pouce et de l'index toute la tige, à partir de la fleur jusqu'à la naissance du rameau. Quelle difficulté et quel supplice c'était alors de cueillir une rose !

La gerbe, cependant, grossissait. La fillette allait quitter le jardin lorsque, longeant la dernière plate-bande, sa main effleura une corolle rigide et piquante comme les écailles des cônes desséchés dont le vent d'automne décharge les sapins. C'était une immortelle. Gertrude hésita à la couper : elle se rappelait une carte qu'elle avait vue dans l'album de sa mère : il y avait sur cette carte deux rangées de fleurs, attachée chacune par un nœud de la même teinte que la fleur et dont les boucles portaient une inscription. Elle se souvint que l'immortelle était jaune, comme un bouton d'or ; mais le texte, en lettres d'argent sur un ruban noir, l'avait laissée rêveuse et inquiète :

*Ma douleur ne s'éteindra pas,
Mes regrets sont éternels.*

Comment cette fleur desséchée et qui semble n'avoir pas d'âme, peut-elle parler ainsi ? se demanda l'enfant. Mais son langage lui parut si mystérieux qu'elle ne put s'empêcher de la cueillir. Et ce fut la dernière fleur qu'elle mit à son bouquet.

Alors, serrant dans les bras sa gerbe humide de rosée, elle rentra. Avant de franchir le seuil, elle se retourna et regarda le ciel. La lune s'était couchée. Le ciel était très sombre, malgré les étoiles plus nombreuses, qui brillaient d'un éclat dur et immobile dont le rayonnement arrivait à peine jusqu'à la terre. Les formes arrondies des arbres et des collines s'étaient écrasées et comme vidées : il ne restait d'elles que ces grandes plaques arides, plus ou moins noires dans la nuit. Gertrude se sentit glacée. Un sentiment inconnu, très douloureux, l'oppressait : quelqu'un venait de la chasser

brutalement d'un paradis qu'elle ne reverrait plus. Comme l'arbre de Noël dont on a éteint les bougies multicolores, une étrange fête venait de mourir et l'enfant se trouva seule tout à coup, étrangère au milieu de la terre et du ciel indifférents.

Quand elle s'enfonça dans l'obscurité du corridor, après avoir tiré silencieusement le verrou, Gertrude aurait su, si elle avait pu comprendre ce qui se passait dans son âme et prévoir l'avenir, que cette lourde porte venait de se fermer sur son heureuse enfance et que jamais plus elle ne se rouvrirait.

(A suivre)

Alexis PEIRY